

vidence qui mêle ici bas, pour notre bien, l'erreur à la vérité. Or, s'il est une vie de pontife romain où l'histoire doit demander à l'Église grecque des enseignements pour comprendre et faire entendre les événements accomplis au sein de l'Église latine, c'est sans contredit celle de Boniface. Dans l'exercice impétueux de son pouvoir en face de la tyrannie, ce grand pape rappelle hautement à la pensée les avilissements de la dignité sacerdotale à Constantinople; après ses combats soutenus pour la défense de la justice divine et politique, il plante, pour ainsi parler, sur les chaires épiscopales de l'Église grecque le drapeau du triomphe.

A l'histoire des protecteurs de l'Église succède toujours celle des usurpateurs de ses droits: car la protection dont ses bienfaiteurs l'environnent et leur inspire une sorte d'insolence, la rend elle-même moins jalouse de sa liberté, d'où il suit que de protégée elle devient esclave. Les faveurs de Charlemagne et de ses successeurs envers le Siège romain, préparèrent les usurpations subséquentes des empereurs, et le consolant accueil fait en France, par Charles, au pape Léon, persécuté, se changèrent ensuite en amertume dans la controverse des investitures. Les princes entrèrent dans la maison pour la défendre; puis, ils n'en voulurent plus sortir afin

d'y commander. Constantin-le-Grand en fut le premier et le plus éclatant exemple. Il produisit au grand jour et à la face du soleil la religion de Jésus-Christ persécutée; il éleva des églises, les enrichit, accueillit le clergé à l'ombre de sa puissance impériale; mais ce fut lui qui mit la main dans les affaires d'Arius, ce fut par lui que ce fléau, qu'il fallait refouler dans les déserts, fut rappelé au sein de l'Église. L'usurpation du pouvoir ecclésiastique s'agrandit outre mesure sous ses successeurs; les définitions dogmatiques de Constance, de Valens, d'Héraclius, de Zénon exciteraient le rire, si le souvenir du grand nombre d'âmes auxquelles elles donnèrent la mort n'appelait les larmes. Il y eut des patriarches de Constantinople, prodiges de doctrine et de fermeté, qui opposèrent un mâle courage aux envahissements impériaux: il suffit de nommer ce Chrysostôme, qui avait le génie d'un Demosthène et le cœur d'un saint Paul. Mais, la résistance ne fut pas longue, et l'Église grecque attirée d'abord à la cour, pour y pointiller, y resta ensuite humiliée et servante. La jalousie des Grecs envers la vieille Rome et le désir de faire de ses ruines un marchepied à leur Byzance enfantèrent cette lâcheté du clergé. L'étroit amour du municipale amollit les courages qui s'abâtardirent en puisant la force à la cour des empereurs;

il aveugla les esprits qu'éblouissait la splendeur du souverain sacerdoce de Jésus-Christ rayonnant dans la ville éternelle. L'éloignement du Siège romain contribua aussi à flétrir et à tuer dans les cœurs des prêtres l'amour de l'unité. Il fut un temps où la voix des pontifes arrivait jusqu'aux Grecs, et ce fut elle qui anima de l'esprit de Dieu les grands conciles de Nicée, d'Ephèse, de Constantinople et de Chalcédoine. Mais le bruit des Barbares qui inondaient l'Italie affaiblit cette voix sainte, et l'orgueil de Byzance piqué au vif par un ordre sacré venu de Rome, finit par l'étouffer entièrement. Alors, l'Eglise grecque sortit du sanctuaire de Dieu, pour entrer à la cour de Constantin, et en échange du bandeau sacerdotal elle endossa la livrée du palais. On vit enfin Phocius et Michel Cérulaire enter leur église sur le tronc impérial, comme s'ils avaient mieux aimé être les rejetons d'un pouvoir humain et périssable que les rameaux de l'arbre de vie.

L'influence impériale s'était déjà signalée par les plus tristes effets. Ce furent des Grecs que naquirent l'Arianisme et le Nestorianisme, ces hérésies que les empereurs décorèrent si souvent de leur pourpre. Nous ne disons pas qu'il n'y eut point d'hérésies dans l'Eglise latine ; non, les hérésies entrent dans l'économie des conseils divins, comme

dit saint Paul, pour la manifestation des bons. Mais, ces deux erreurs furent les plus terribles par l'étendue et la durée de leur empire, parce que, dans leur enfance, elles avaient été reçues et caressées à la cour, et parce qu'une église privée de la force apostolique de Rome, était impuissante à en arrêter la marche. Au nom seul de ces hérésies, celles des Albigeois et des Vaudois et des Fratricelles se rapetisèrent. Ces trois dernières contristèrent sans doute l'Eglise latine, mais l'Arianisme et le Nestorianisme rongèrent comme un chancre l'Eglise grecque, qui, épuisée et tombant en dissolution, alla rendre le dernier souffle dans les bras du schismatique Phocius. Les Grecs demeurèrent exclus des bienfaits providentiels que l'Eglise romaine répandait sur tout l'Occident. L'Occident passait par de grandes tribulations, mais il naissait à une vie nouvelle ; l'Orient se desséchait sous l'orgueil impuissant de ses despotes, et arrivait lentement à la mort que lui préparait l'infâme islamisme. L'Eglise lutta en Occident avec les princes usurpateurs ; mais, parce que, représentée par les pontifes qui soutinrent le clergé à la hauteur de sa mission, elle ne courba point la tête et ne descendit point du trône où Dieu l'avait placée, elle triompha de l'erreur et eut le temps de déposer au sein de la société le germe de la régéné-

ration. L'Eglise, disons-nous, ne courba pas la tête, mais Frédéric s'inclina devant le pape Alexandre à Venise, et Henri à Canesso implora le pardon de saint Grégoire VII.

Cette généreuse fermeté de l'Eglise, ces abaissements de rois, montrèrent qu'en Occident le principe de la suprématie papale, quoi qu'attaqué et combattu par les événements, n'était pas mort. Quand les empereurs Byzantins auraient persévéré dans leurs violences, si le clergé eût toujours persévéré dans la résistance, les Grecs se seraient avancés noblement, et par la même voie que les Latins, vers le terme saint et glorieux où ceux-ci les conviaient : mais l'orgueil de ces empereurs et la pusillanimité du clergé grec élevèrent, bien avant Phocius, le mur de séparation entre l'Eglise grecque et l'Eglise latine. Etonnante leçon. L'Occident s'ébranle, il s'avance, la croix sur la poitrine, à la rencontre de l'Orient encore resplendissant d'une antique lumière pour l'interroger et lui en demander un rayon afin de s'éclairer lui-même ; et c'est Byzance, Byzance chrétienne, qui se pose entre eux en ennemie, pour empêcher l'union dont la plus large et la plus consolante civilisation eût été le doux fruit.

Les malheurs matériels secouaient quelquefois les Grecs du sommeil de l'erreur ; mais ce réveil

avait plutôt lieu dans les empereurs qui avaient des choses terrestres à perdre, que dans le clergé qui mettait tout son bonheur à se tenir affranchi du Siège romain. Quand Charles d'Anjou faisait trembler Byzance au bruit de ses armes, ce ne fut pas le clergé qui s'émut, mais Michel Paléologue, que la crainte de Charles et le désir des secours du Pape ramenèrent subitement à croire la suprématie du successeur de saint Pierre et la procession du Saint-Esprit. En lisant l'histoire de Georges Pachymer, on voit que Paléologue ne dissimulait pas le motif de sa croyance improvisée. Il l'exposait, au contraire, ouvertement dans les discours tenus par lui au patriarche Joseph et au clergé. Il semble qu'un ordre divin forçât l'Eglise grecque à étaler ses misères intestines devant l'Eglise latine, dans les efforts de Michel pour réunir les Grecs aux Latins et dans l'inutilité de ces efforts. Les Grecs, d'abord favorables à l'union, puis la rompant bientôt, montraient la fluctation des esprits qui y étaient emportés par tout vent de doctrine ; l'Empereur dogmatisant et usant, pour fortifier ses raisons, de prisons et d'exils, faisait connaître le manque de liberté ; enfin l'opiniâtreté de ceux qui s'opposaient à l'union avec Rome indiquait le manque d'unité et conséquemment de vérité. Voici les termes douloureux dans

lesquels Nicéphore Grégoras, qui écrivait peu après
 l'époque dont nous parlons, et qui cependant était
 grec, parle du triste état de son Eglise : « Autrefois,
 « l'Eglise ne manquait pas de personnages éclairés
 « qui, répandus dans les différents quartiers de Con-
 « stantinople, expliquaient à différents jours, les
 « uns les psaumes du prophète David, les autres les
 « épîtres du grand Paul, d'autres les préceptes évan-
 « géliques du Sauveur. Tous ceux qui étaient revê-
 « tus de la dignité sacerdotale annonçaient la parole
 « de Dieu dans les paroisses, portaient l'instruction
 « dans le sein des familles et dans les maisons des
 « particuliers. C'était quelque chose de divin dans
 « la vie humaine ; c'était une voie certaine pour
 « connaître la vérité et pratiquer la vertu ; c'était
 « comme une irrigation continuelle des âmes par
 « les eaux de la grande fontaine de Dieu. Avec
 « le temps toutes ces choses ont disparu ; de nos
 « jours, toutes les bonnes mœurs sont abolies et
 « comme abîmées dans les profondeurs de la mer.
 « Ensuite cette peste ayant gagné les autres églises,
 « les âmes de toute la multitude chrétienne se trou-
 « vent jusqu'aujourd'hui dans un désert aride sans
 « chemin et sans eau. Le mal en est venu à cet
 « excès que, pour une obole, on fait, de part et
 « d'autre, les serments les plus horribles, des ser-

« ments tels que la plume se refuse à les écrire ; car,
 « la lumière de la raison et de la doctrine étant
 « éteinte, tout se confond, le grand nombre croupit
 « dans l'abrutissement et nul n'est plus capable de
 « connaître ce qui est utile et en quoi la piété dif-
 « fère de l'impiété. » Voilà où l'Eglise grecque en
 était venue, non par suite de la fragilité humaine
 ou des vices qui conspirent sans cesse contre la vie
 de l'Epouse de Jésus-Christ, mais par la mort du
 clergé, c'est-à-dire faute d'une digue à ces vices ;
 en effet, l'Episcopat placé par Dieu pour régir son
 Eglise, n'est pas seulement chargé de lui donner
 l'aliment de la vie, mais aussi de la défendre contre
 la mort, qui consiste dans l'extinction de sa liberté.

Si donc Boniface debout à la porte de l'Eglise, et
 lui faisant de tout lui-même un rempart contre ceux
 qui veulent y entrer pour attenter à sa vie, a droit à
 notre compassion à cause des quelques imperfec-
 tions si inhérentes à l'humanité qu'il aura portées
 dans son saint et auguste ministère, n'a-t-il pas droit
 aussi à la louange et à l'honneur pour avoir pré-
 servé tout le catholicisme des maux qui déshono-
 rèrent si tristement celle qu'on appelait l'Eglise
 grecque ?